

Libretto

ANTOINE DE MEAUX

L'ULTIME DÉSERT

Vie et mort de Michel Vieuchange

libretto

© Éditions Phébus, Libella, Paris 2004

ISBN : 978-2-36914-662-9

La vraie géographie spirituelle du monde n'est pas statique ; ce n'est pas un bariolage colorié plus ou moins foncé, ni un blasonnage figé dans des oppositions théoriques ; non, elle est dynamique, faite de courants de convection incessants, de plus en plus convergents, dans la masse humaine.

LOUIS MASSIGNON,
Opera minora II.

Ce livre est l'histoire de mon cheminement vers le visage d'un garçon mort en 1930 que le temps a effacé des mémoires. Tout commence le jour où j'ai vu une photographie de Michel Vieuchange adossé contre le mur d'une maison pauvre. Le cliché avait été pris par son guide, Ahmed el-Mahboul, dans le douar de Tigilit. C'était après l'échec d'une première tentative pour atteindre Smara, aux confins du désert marocain.

La photographie semblait provenir des frontières de ce monde. Michel Vieuchange avait été un jeune homme de l'entre-deux-guerres qui ne croyait plus à la littérature, ou du moins à l'idée que l'époque s'en faisait. Il voulait « entrer dans l'action ». La ville choisie, dont l'existence même était incertaine, se trouvait dans le territoire des nomades, au cœur d'un Sahara légendaire, le Rio de Oro. Aucun Européen n'y avait jamais pénétré. Déguisé en femme, Michel mit le cap sur elle, dissimulé dans une petite caravane. Très vite, ce qui devait être un raid, l'affaire d'une poignée de jours, se mua en calvaire. La souffrance, la maladie et la trahison attendaient sur le bord du chemin. Michel finit par entrer dans Smara. Il avait réussi son pari, atteint le but. Cependant, le prix à payer fut exorbitant. Épuisé, blessé, à bout de forces, il avait contracté la dysenterie. Évacué vers Agadir au terme

du voyage, il mourut le 30 novembre 1930, deux mois et demi après son départ. Il avait vingt-six ans.

Tout cela, on le sait. La suite aussi : Jean Vieuchange, le frère tant aimé, qui avait été associé à l'aventure au plus près, se chargea de publier son journal, un de ces très rares livres qui unissent secrètement ceux qui les lisent. Le titre de l'ouvrage ? *Smara, carnets de route*. Ce texte, dans son incandescence, ne nous cèle rien, ou presque, de ce que fut ce voyage vers la mort. Des premiers kilomètres à pied jusqu'au commencement de son agonie, Michel n'a cessé d'écrire. Plus tard, Jean a donné une préface dans laquelle il tentait d'expliquer les raisons de son frère. Comment ces deux-là voyaient la vie. Pourtant, avec *Smara*, le mystère demeure. Quelque chose résiste à la lecture. La première édition est illustrée de photographies. Bouleversantes images prises par Michel, noirs pans d'architecture, arcades à ciel ouvert, éclats mêlés d'étoiles et de sable. Altière pauvreté de cette conquête, que les habiles jugèrent dérisoire. Quelques portraits du voyageur aussi, buvant, soignant ses blessures, allant à dos de méhari. Au centre d'un royaume qu'il s'était inventé, se morfondant dans quelque cache obscure, dans la plus pouilleuse maison d'un ksar des marges du Sahara. L'une de ces photographies, oui, m'a donné envie de recenser les vestiges de cette existence.

Michel porte une large tunique marocaine. Il est beau, il a l'air d'un archange, mais d'un archange blessé. La fatigue, les souffrances endurées ont émacié son visage. Ses yeux, dans ce désastre, brûlent d'un feu inextinguible. Brasier de volonté, bien sûr. Il savait qu'il irait jusqu'au bout. Mais aussi, ce regard est habité. Tout de suite, on s'en aperçoit : d'où nous vient ce savoir ? Il y a des fulgurances qui ne trompent pas. D'emblée, on reconnaît les stigmates d'une élection, de son incompréhensible élection. Car Michel aurait pu demeurer

un garçon ordinaire, comme des milliers d'autres, enfant de la province enfoui dans la foule. Le cliché fut pris au moment d'une trêve, d'un court instant de répit. La solitude, faite champ de bataille, peut transfigurer les êtres.

J'ai tenté de m'approcher au plus près d'un visage disparu depuis plus de soixante ans. On ne ressuscite pas les morts. Une part d'eux, pour toujours, s'efface. Souvent, aujourd'hui, Vieuchange n'est plus qu'un nom parmi d'autres, à mi-chemin entre le mystique et le fol. On l'admire, on le plaint, on ne le connaît pas. Pauvre enfant, qu'avait-il besoin d'aller se perdre là-bas ? Je n'aurais jamais pu apercevoir quelque chose du vrai Vieuchange sans l'appui de son frère Jean, qui partage avec lui cette incroyable histoire. Cela aussi, ce fut étrange : je découvris que certains protagonistes de l'affaire appartenaient encore au pays des vivants. Depuis 1930, ils se tenaient là, pour que demeure le souvenir.

Pourquoi choisir cet inconnu parmi le peuple des spectres, celui des héros, des saints et des bourreaux ? La clameur du siècle achevé a laissé la place à d'autres clameurs. Ce n'est pas l'amnésie qui vient, non. C'est l'histoire, avec son sens de l'ordre, de l'étiquetage qui rassure. L'histoire est au passé. Comment pourrait-elle inquiéter ? Les fleurs des champs poussent par milliers à Kolyma, à Auschwitz ou à Verdun. Alors, qu'importe cet obscur défunt d'Agadir ? Avec ceux de sa génération, Michel avait partagé un désir de vivre que la proximité des charniers rendait encore plus impérieux. L'heure était à l'affirmation de soi, à l'épanouissement triomphal de l'individu. Michel avait été trop jeune pour la Grande Guerre. Était-ce encore un temps pour les aventuriers ? Il y avait eu Lawrence. André Malraux venait d'aller scier des statues du côté de Banteai Srei. Quant à Rimbaud, cela faisait déjà trente-neuf ans qu'il était mort, ce « passant considérable », d'un cancer au genou. S'il fallait se libérer du carcan

de la société, des croyances, s'il fallait achever de briser les anciennes hiérarchies, l'époque était aussi à l'embrigadement des masses, à la mise au point des machines dévoreuses de chair humaine qui, d'un bout à l'autre de l'Europe, allaient bientôt tourner à plein régime, avant de contaminer le monde entier.

Étrangeté de cette vie. Michel n'a pas été un indifférent, un tiède. Il a vécu et il est mort en pèlerin. Chrétien, il repose en terre d'Islam, recouvert d'un linceul d'oubli. Par-delà son itinéraire, j'ai voulu tracer un autre chemin. La communion des saints, n'est-ce pas cette façon d'ouvrir son cœur, comme un vivant tombeau, aux morts trouvés sur la grand-route ? Alors, j'ai emporté ce visage-là comme on ramasse une fleur fauchée sur un talus. J'ai voulu scruter ce qu'il avait à nous dire, lui tendre la main par-delà le Léthé. Depuis quatre ans que je le connais, Vieuchange n'a cessé de me hanter. En France, en Russie où je vivais, à Saint-Pétersbourg. À Nevers, où il est né, dans les villes d'un Maroc irradié où il séjourna, qu'il aima, où il mourut. Jusqu'à Smara. Je fus un pèlerin, moi aussi.

LA PISTE DES FRÈRES

Smara n'est jamais qu'un prétexte: un héros chrétien meurt toujours pour que nous soyons sauvés.

FRANÇOIS MAURIAC

C'est tout à fait l'histoire d'Hatteras. C'est un personnage faustien... Un personnage de Jules Verne.

JULIEN GRACQ

(à propos de Michel Vieuchange)

1999 : avenue de Breteuil, à Paris. L'immeuble est blanc, propre comme les joues d'un vieillard endormi. Je me tiens devant le dernier domicile connu de Jean Vieuchange. La porte donnant sur la rue est entrouverte. Il aurait aujourd'hui plus de quatre-vingt-dix ans. Nul gardien dans la loge, du silence, un oiseau peut-être. Le porche débouche sur une cour intérieure, peuplée de plantes vertes et grasses. Je me tourne vers l'escalier : mutisme des boîtes aux lettres. J'attends, je regarde. Sans trop y croire, j'interroge un passant. Il était en train de téléphoner dans la cour. Et cet homme – un Indien – se souvient du docteur Vieuchange. Il me dit que le vieux médecin habite maintenant une ville des Hauts-de-Seine. Fortune qui me sourit, journée de fibuste. Il ne me reste plus qu'à dévider le fil.

En décembre 1930, dans les jours qui suivirent le décès de son frère à Agadir, Jean Vieuchange se rendit à Casablanca. Le dénouement qu'il venait de vivre représentait un coup terrible. Sans doute ne savait-il plus très bien où il en était.

Le 8, son père lui avait envoyé une lettre, la première depuis le drame : « Malgré mes angoisses et ensuite malgré mon chagrin, j'ai continué mon travail de forçat, passant jours et nuits, à l'exception du jour où j'ai reçu le choc en plein – et encore ! c'est parce que les yeux se brouillaient et les idées ne pouvaient se détacher de notre malheur. Aujourd'hui, je n'ai plus de larmes. Et j'en ai pris mon parti – ou tout au moins je veux me convaincre qu'il en est ainsi... » Plus bas, la mère avait ajouté : « Mon chéri, nous avons le cœur brisé ; nous ne pouvons nous faire à l'idée que nous ne reverrons plus notre cher Michel. Nous avons hâte que tu sois près de nous pour nous consoler. »

Jean hésitait à publier les dépêches. Son père, Abel Vieuchange, lui recommandait d'être prudent. Peut-être fallait-il attendre ? Mais l'idée que Michel se fût sacrifié pour rien n'était pas supportable. À la veille de Noël, les messages furent communiqués aux journaux, sibyllins : un Français est entré dans Smara, et il est mort à son retour.

Trois mois plus tard, du 21 au 27 mars 1931, *La Vigie marocaine* publiait des extraits des carnets et quelques photographies. Avec une simplicité tragique, le titre choisi par le directeur Georges Louis résumait la courte vie de Michel Vieuchange : « Voir Smara et mourir ». Petit à petit, la nouvelle commençait à filtrer. De New York à Shanghai, elle allait traverser le monde entier.

Non loin de la place d'Italie, j'ai rendez-vous avec Mme V., spécialiste d'une autre saharienne, Odette du Puigaudeau. La biographe de l'auteur de *Pieds nus à travers la Mauritanie*¹ pos-

1. Odette du Puigaudeau, *Pieds nus à travers la Mauritanie, 1933-1934*, Libretto n° 149, 2003. On peut lire aussi du même auteur

sède ses entrées dans le milieu des méharistes. Avec nostalgie, mon hôtesse abandonne encore du regard les felouques du *Flower Power* en direction des grands chemins de l'Orient.

– Vieuchange, vous connaissez ?

Je suis assis sur un buffet tibétain, à l'intérieur duquel roulent quelques grains d'orge. Les verres bleus sont emplis d'un jus d'orange émeraude. Je raconte l'avenue de Breteuil.

– Vieuchange, Jean Vieuchange ? Il est mort. Je crois bien avoir lu sa nécrologie dans *Le Monde*.

L'aimable dame secoue ses cheveux d'osier tressé en signe de dénégation. D'un revers de sa main baguée d'argent, elle balaie les anciennes photographies qu'elle a déployées sur la table basse. Un jour, elle a déniché aux puces une médaille frappée du profil de Michel. Au revers, comme des armes parlantes, un carnet, un crayon, et la ligne de la ville à l'horizon. Mme V. me suggère de contacter la femme d'un autre explorateur, Henri Lhote. Les gens du désert forment un cercle assez restreint. Dans son introduction à *Smara*, Jean Vieuchange ne remercie-t-il pas « M. Théodore Monod, assistant au Muséum » ? Je prends congé.

De retour en France, Jean ne comptait pas en rester là. Des amis lui avaient conseillé de s'adresser à Henri Massis. L'influence de ce catholique de droite rallié à Maurras était grande au comité de lecture des éditions Plon. Il avait été le très cher ami d'Ernest Psichari, icône patriotique des déserts. Sous le pseudonyme d'Agathon, il avait publié juste avant la guerre un essai en forme d'enquête, *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*. Michel Vieuchange n'avait-il

Tagant, Au cœur du pays maure 1936-1938, Libretto n° 267, et *Le Sel du désert*, Libretto n° 209.

pas débuté comme lecteur des « romans du découragement » de l'après-1870, avant de réagir sous l'influence salutaire de Bourget et de Barrès? « Cultiver son moi, écrivait Agathon, ce n'est pas le libérer, le précipiter en de folles aventures, mais retrouver en lui les énergies de sa race, de ses morts et l'élargir dans le sens de son destin. » Aux yeux de Massis, Vieuchange incarnait sans doute la persistance inespérée de cette « renaissance française » qu'il avait cru déceler dans la génération de 1912, fondée sur le goût de « l'héroïsme », de « l'action ». Pourtant, le futur auteur de *Défense de l'Occident* préféra botter en touche. Il transmit les *Carnets de route* à l'un de ses collègues, orientaliste éminent, professeur de sociologie musulmane au Collège de France : Louis Massignon. Bouleversé, ce dernier allait inventer le livre que nous connaissons.

Jean avait pensé modifier la présentation, transformer ces notes un peu sèches en une sorte de récit. Au contraire, Massignon imagina de conserver le texte brut. En 1932, il avait quarante-neuf ans. Trouva-t-il en *Smara* le reflet de sa propre mystique? Une photographie nous le montre au Caire en 1909, posant en costume d'étudiant de l'université d'al-Azhar : un jeune lettré de l'Islam, la moustache distinguée, le regard dévorant, profond et inquiet. Comme Lawrence quelques années plus tard, comme Vieuchange, un Européen travesti en Arabe. Depuis toujours, Massignon avait été tenaillé par le grand Orient : « Tout enfant, j'avais rêvé de l'Afrique et du désert comme du pays où on se battait enfin sans voile et sans cuirasse, à visage découvert, contre le péril et la mort », confia-t-il à Paul Claudel dans une lettre. En 1904, un mémoire intitulé *Tableau géographique du Maroc dans les quinze premières années du XVI^e siècle, d'après Léon l'Africain* fut le prétexte d'un voyage, première aventure en pays d'Islam : « Avril 1904, ma grande randonnée à cheval au

Maroc jusqu'à Fès, pleine d'énergie physique, un certain équilibre intellectuel, un agnosticisme inconscient malheureusement et qui ne devait être guéri, mis à nu, cautérisé, qu'en Mésopotamie en 1908¹. » C'est encore une étrange histoire irakienne ; en mai 1908, Massignon se trouvait à Kout el-Amara, sur le Tigre. Le jeune archéologue achevait une reconnaissance de neuf cents kilomètres à cheval, en direction du château d'el-Okheïdir, du tombeau d'Ézéchiël et des ruines de Babel. Il arborait l'agal et le keffieh des Bédouins. Dans un Empire ottoman à l'agonie, la révolution des jeunes-turcs battait son plein. Un domestique avec lequel il s'était querellé profita de ce climat délétère pour le dénoncer comme espion des Arabes. Embarqué sur un vapeur à destination de Bagdad, il est le seul Européen aux mains d'officiers fanatisés. On menace de l'exécuter, on lui promet les pires sévices. Pour éviter le déshonneur, il décide de se suicider, se rate, et après un temps de recueillement reçoit la visite mystique de l'Étranger – le Christ, qui le sauve grâce à l'hospitalité sacrée de ses hôtes musulmans et à l'intercession par la prière de quelques âmes, prière « d'êtres invisibles, visiteurs de ma prison, dont les noms frappent ma pensée : le premier nom, ma mère (alors priait à Lourdes), le cinquième, le nom de Charles de Foucauld² ». Parmi ces intercesseurs, des morts aussi, Huysmans, ami de son père rencontré à Ligugé en 1901, et un pèlerin irakien du x^e siècle découvert au Caire deux ans plus tôt, Husayn ibn-Mansur Hallâj³. Sur le chemin de La Mecque, Hallâj s'était senti appelé à devenir « martyr

1. Lettre à Paul Claudel, citée dans Louis Massignon, *L'Hospitalité sacrée*, Nouvelle Cité, Paris, 1987.

2. Lettre à Paul Claudel, citée dans Louis Massignon, *op. cit.*, 1987.

3. Il lui consacra son œuvre maîtresse, commencée au Caire en 1907, achevée en 1914, publiée en 1922 : *La Passion de Husayn ibn-Mansur Hallâj*.

de la loi». Il avait désiré, nous dit Massignon, «se substituer à l'offrande légale des victimes que l'on dédie à Arafat¹ pour le pardon général annuel de la communauté». Mourir en sacrifice, subir une passion totale... En 913, Hallâj fut arrêté à Suse, puis ramené à Bagdad. Interrogé, flagellé, mis au pilori, incarcéré huit ans, il fut exécuté finalement en 922 après un long procès, de façon particulièrement cruelle, par crucifixion semble-t-il. L'alliance avec Hallâj devait jouer un rôle central dans la vie de Massignon, tout comme son amitié avec le père de Foucauld. Un temps, le marabout au Sacré-Cœur avait pensé à lui pour prendre sa suite, à Tamanrasset.

Il fallait une préface pour ce livre d'un seul jet, ce manuscrit tombé des mains d'un mort. Jean avait bien une idée. Juste avant de mourir, Michel s'était déclaré catholique, «comme Claudel». Massignon et le poète étaient amis depuis plus de vingt ans. Il se chargea de lui écrire, à Washington, où il était ambassadeur. Le 16 janvier 1932, Paul Claudel nota dans son *Journal*:

«Le Dr Jean Vieuchange m'envoie le journal de route dactylographié de son frère Michel qui a fait l'exploration de Smara dans le Sahara insoumis et est mort au retour, à vingt-cinq ans, d'épuisement et de dysenterie. Il avait lu *Le Soulier de satin* avant de partir et en avait été frappé. Ses dernières paroles avant de mourir ont été: il faut croire ce qu'enseigne l'Église catholique. C'est Claudel qui a raison (Lettre de Massignon)².»

Avec ses accents d'homélie, la préface qu'il écrivit discerne bien la singularité de cette trajectoire. Michel est un servent

1. Lieu du sacrifice, à La Mecque.

2. Paul Claudel, *Journal*, tome I, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1968, p. 987.

de la pauvreté, « cette perle de l'Évangile pour qui le spéculateur judicieux n'hésite pas à se défaire de tout ce qu'il a ». Tacitement, Claudel met en garde contre les interprétations hâtives et rejette par avance la moue dédaigneuse des assis :

« [...] jamais amant n'a couru au rendez-vous accordé par sa maîtresse d'un cœur plus impétueux et plus abandonné que ce jeune homme, dont j'ai reçu mission de présenter au public le journal de découverte et d'agonie, n'a désiré cet endroit sur la carte au milieu de solitudes inhumaines où d'imperceptibles italiques forment les deux syllabes : *Smara*. »

Qu'on ne s'y trompe pas. Toute cette aventure a un sens. À l'heure des comptes et de mourir, « lui seul comprend ce qu'il a fait, il a rempli sa destinée, il a fourni d'un seul coup ce qu'on attendait de lui, le plus pur de son sang, la moelle de son intelligence et de sa volonté. Il ne pouvait pas faire plus. Le moment est venu pour lui d'ouvrir la bouche et de recevoir son Dieu... »

À la fin de 1932, le livre parut chez Plon : *Smara, carnets de route de Michel Vieuchange. Chez les dissidents du Sud marocain et du Rio de Oro*. Pour le lancement, l'éditeur avait cru bon de valoriser le côté édifiant. Sur le bandeau, une citation de Jean Vignaud, du *Petit Parisien*, enfonçait le clou : « [...] la génération d'après-guerre a désormais son héros et son martyr. Elle va, enfin, avoir une raison d'admirer. » Très vite, le parti colonial s'empara de Vieuchange. Le maréchal Lyautey envoya des remerciements polis. Chantres quasi officiels du protectorat, les frères Tharaud saluèrent *Smara*, tout comme le prince Sixte de Bourbon-Parme, organisateur d'expéditions bien-pensantes. Les militaires se montrèrent impressionnés par tant de vertu virile. À l'heure où l'on disait la jeunesse jouisseuse et désespérée, les hommes d'ordre ne manquèrent

pas de mettre en valeur un tel exemple d'énergie. Beaucoup virent dans ce jeune homme un nouveau Psichari ou un nouveau Foucauld. On compara sa fin à celle de Rimbaud. « Ah ! l'inoubliable photographie du retour après celle du départ, écrivit Jean Cocteau. Quel portrait du baigneur, quelle figure de poète mort égale cela ¹ ? » Ce qui frappait les contemporains, c'était le contraste entre la dégénérescence de la vie publique et la pureté de cette aventure tragiquement close, qui avait été vécue dans la solitude et le secret. Dans *L'Écho de Paris* ², François Mauriac égratignait les politiciens du moment, qui avaient « fait beaucoup pour donner à de jeunes Français le goût, la passion du silence... » Pour les commentateurs de droite, c'était l'occasion de fustiger les « influences troubles », de dénoncer les « mauvais maîtres » qui susciterent chez Vieuchange un tel dégoût de la littérature et la volonté de se jeter dans le gouffre. Le reproche n'était pas dépourvu de contradictions, puisque d'une part on accusait les penseurs à la mode d'avoir désespéré le jeune héros, et que d'autre part on se réjouissait de cette mort admirable avec une voracité de cannibale. Thierry Maulnier, proche de l'Action française – qui titre de son côté, le 9 février 1933, « Un héros : Michel Vieuchange » –, s'en prenait aussi bien à Claudel et à Gide qu'aux surréalistes du *Grand Jeu*. Il décrivait Vieuchange comme « un jeune homme de l'après-guerre, c'est-à-dire un

1. Jean Cocteau, *Essai de critique indirecte*, Grasset, 1932, rééd. Les Cahiers rouges, Grasset, Paris, 2003, p. 126 : « Je sors bouleversé du récit de Michel Vieuchange, mâché, broyé, recraché en 1930 par le Rio de Oro et Smara, la ville fantôme. Ah ! l'inoubliable photographie du retour après celle du départ. Quel portrait du baigneur, quelle figure de poète mort égale cela ? Un regard qui nous regarde et qui voit la ville. Avec le spectacle bref d'une ville morte, un jeune homme robuste échange sa vie. Pouvait-il payer plus cher un caprice, que dis-je ? une obsession. »

2. François Mauriac, « Les bavards et le héros », *L'Écho de Paris*, 11 février 1933, repris dans son *Journal*, Grasset, Paris, 1934.

de ceux qui ont confronté les exigences les plus généreuses, et les plus totales, à la leçon de maîtres impuissants à les satisfaire autrement qu'en les abusant¹». Vieuchange, par son courage, devenait le révélateur cinglant de la décadence de son temps. On le promut héros de patronage, et Vichy ne s'y trompa guère, qui tenta – mollement – de le récupérer².

Ce concert d'éloges ne fut pas unanime. Certains déplo-
rèrent cette mort inutile, ce gaspillage. « N'avait-il donc
rencontré rien ni personne qui pût employer cette valeur
exceptionnelle ? » s'interrogea, dans *Le Figaro littéraire*, André
Rousseaux, pourtant subjugué par la vie de ce prédestiné.
À gauche, dans *Europe*, Philippe Soupault voit dans ce gâchis
la démonstration flagrante de la faillite des éducations bour-
geoises. « Ce n'est pas, somme toute, écrit-il, ce jeune homme
qui ne réfléchit pas, qui ne pèse pas ses actes, qu'il faut rendre
responsable de cette sorte de suicide, mais l'éducation qu'il a
reçue. On l'isole de ses contemporains, on le range dans une
classe privilégiée, il est un bourgeois, il fait partie d'une élite
et, fort de ses préjugés, il ne songe qu'à battre un record au
péril de sa vie sans qu'un instant il soit pris d'un remords.
Puisque généreusement il voulait offrir son existence, que
n'a-t-il pensé à lutter contre tout ce qui l'étouffe, contre sa
bourgeoisie, contre l'aveuglement de sa classe³ ? » L'époque,
qui faisait mine de croire à la vie, raffolait de sportifs bronzés

1. Thierry Maulnier, « Littérature et action : Michel Vieuchange », dans *La Revue universelle* (dirigée par Jacques Bainville), 1^{er} mars 1933.

2. Le 19 octobre 1942, un certain Voltz, « chef national aux provinces des jeunes du Maréchal », demande à Jean la permission d'évoquer son frère « qui a su devenir un exemple par son courage et son héroïsme ». En vingt ans, seize mille exemplaires de *Smara* furent vendus. Traductions anglaise, allemande ; réédition en 1948.

3. Philippe Soupault, « *Smara* : les carnets de Michel Vieuchange », *Europe*, 15 décembre 1933.

et musculeux escaladant les montagnes ou franchissant les océans, sous les éclairs de magnésium.

Les communistes se désolèrent de tant de gratuité, de cet « héroïsme perdu ». Vieuchange aurait fait un si bon militant ! « Le monde est à l'envers qui laisse perdre une pareille richesse humaine », écrivit Claude Morgan, des *Lettres françaises*, au lendemain de la Libération. Quant à Louis Aragon, il donna pour idéal à Jean de Moncey, un des héros de son roman *Les Communistes*, « le Michel Vieuchange de Smara [...], ce jeune chrétien, victime d'une inutile croisade ¹... » Son évocation laisse filtrer la sympathie qu'il éprouva en découvrant le livre unique de cet inconnu, jetant au visage fatigué d'un monde ancien sa facilité à mourir pour son idéal :

« Michel Vieuchange, c'était une histoire d'hier, 1930... il y a neuf ans à peine... Vieuchange, un comme eux tous, les cheveux blonds rejetés en arrière, un nœud papillon coupé en forme, vous savez ? On n'a pas à faire les coques. Il aimait les poètes grecs, Nietzsche, Walt Whitman... Mais surtout la vie, les choses matérielles, je me souviens comme il s'émerveillait de cet aviateur qui retirait ses souliers pour mieux sentir les commandes de son appareil avec ses pieds nus ². Se prendre ainsi à la réalité, aux rapports physiques qu'on a avec le monde... Il avait tout donné, sa vie, simplement pour être le premier à entrer dans Smara, là-bas, la ville inconnue, il avait donné sa vie et sa souffrance, les pieds blessés, le ventre crevé par la dysenterie... Avec Michel, on est à des lieues et des lieues de Kipling, de ses héros rusés ³... »

1. Louis Aragon, « Il faut appeler les choses par leur nom », *Les Lettres françaises*, avril-mai 1959.

2. Michel avait été fasciné par cette anecdote attribuée à Costes, le coéquipier de Bellonte dans l'aventure du *Point-d'Interrogation*.

3. Louis Aragon, *Les Communistes*, La Bibliothèque française, Paris, 1950.

Aragon, de toute évidence, avait aimé Vieuchange. L'oubli et le temps nous séparent de cette vie engloutie.

Dans le train, je lis le *Voyage dans l'empire de Maroc* du comte Jan Potocki¹. Périples d'aristocrates en *terra incognita*, ce que nous n'aurons plus. Par la fenêtre, un chemin de rêverie, où se succèdent les guerres de religion, les vapeurs de la centrale atomique de Cosne-sur-Loire, les souvenirs de la nationale 7 au mois d'août et la flamberge de Lagardère, fidèle faux bossu de la maison de Gonzague. Grâce aux renseignements, j'avais trouvé le numéro de Jean Vieuchange. À l'autre bout du fil, une dame très aimable m'avait appris que le docteur était âgé de quatre-vingt-treize ans. Elle ne pouvait me le passer : il était sourd, maintenant. Quant aux archives, il venait de les léguer à sa ville natale, Nevers.

Je cherche des yeux le canal, je ne le vois point. Michel aimait courir au long des arbres de halage : « J'ai dans l'œil quatre cents mètres pour les avoir courus avec Jean le long du canal... », avouait-il, en route pour Smara. Je songe au commencement du *Bateau ivre*, à la triste fin des haleurs : « *Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles / Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.* » Pour ma première visite, les avenues sont pavoisées des oriflammes de Magny-Cours. Le Grand Prix de France approche, et le chauffeur de taxi m'explique que tous les hôtels sont bondés, pris d'assaut par les amis des moteurs. La bibliothèque municipale occupe un ancien couvent, vieux butin de la République. Elle a été rebaptisée d'un nom déjà vieillot, « médiathèque ». Transformé en salle de lecture, le cloître est affligé d'une verrière

1. Voir aussi du même auteur *Au Caucase et en Chine. Une traversée de l'Asie 1797-1806*, Phébus, Paris, 1991.

bleu électrique, dans le style des années 80. Je suis accueilli par Lydie Dupont, la conservatrice. Avec son adjoint, Jean-Louis Montarnal, elle communique dans le culte de Vieuchange. Mes hôtes me conduisent dans les réserves, les anciennes caves des Ursulines, sans autre lumière qu'artificielle. Au bout d'une travée, défendues par de mornes phalanges de livres démodés, les archives de Michel sont entreposées sur des étagères métalliques. On croirait qu'elles attendent le jour du Jugement, la résurrection des corps, afin de témoigner de ce qu'elles ont vécu. Tout est là. Les cartons poussiéreux dégagent une puissante odeur de charmeau, comme si l'expédition s'était terminée la veille. Ils contiennent tous les objets du voyage, sans exception. Les sept précieux carnets sont soigneusement serrés dans des reliures spéciales ; outre son journal de bord, Michel notait la toponymie, les profils des reliefs traversés, les itinéraires. Il tenait scrupuleusement la chronique de ses clichés, quelque deux cents photos, dont quarante-huit prises à Smara. À coups de crayon, il avait levé le plan de la ville. Pêle-mêle, je trouve une sorte de tube dentifrice – en réalité de la mousse à raser, pétrifiée par le temps –, de petits sacs en palmier tressé contenant des dattes desséchées, dont il mettait parfois le surplus dans son capuchon, les cotonnades berbères, les deux boussoles qu'il devait soigneusement cacher. Voilà tout le pauvre héritage, et je me remémore son espiègle chanson improvisée du 20 octobre 1930, alors qu'il vient de promettre à l'un de ses compagnons, à sa grande joie, de lui donner son rasoir :

Je pourrai dire comme Villon :

*À Larbi mon beau couteau acheté boulevard de la Madeleine
et dont jamais ne me servis.*

Au Chibani le rasoir du père, dont nous perdîmes le fil.

*Au chikh¹, de Tigilit, les jumelles que plutôt me chipa.
Aux trois putains de Tigilit...*

La chanson s'arrête là, mais non mon déballage. Je commence par extraire les jumelles d'un sac en toile de jute, modèle bon marché d'une marque oubliée, *Sporting*. Elles ne grossissent pas bien loin. Un certain Lhassen s'en était emparé pour le compte, comme on vient de le lire, du chikh Ali. Au début de 1935, alors que la région venait d'être conquise, un lieutenant du 1^{er} régiment des chasseurs d'Afrique lecteur de *Smara*, Guy de Verthamon, se rendit à Tigilit afin de mener son enquête. Il se lia avec le chikh Ali Ou Mouloud. Ce dernier lui livra sa version des faits et lui offrit plusieurs pièces à conviction, qui furent envoyées par la suite à Jean Vieuchange : « une paire de jumelles (elle est usée, car Ali Ou Mouloud et les siens s'en sont servis au baroud), ainsi que deux petits ouvrages portant des inscriptions de la main de votre frère »...

Si l'idée de casser quelques têtes à coups de revolver l'effleura de temps à autre, son appareil photo fut sa seule arme pour avancer vers Smara, avec cette faiblesse qu'il arborait comme un étendard. Sans cesse, il rechargeait l'engin, cliqué après cliché. C'est un Kodak « n° 1 A Autographie Kodak Special Use film n° A-116 ». Vieuchange avait emporté deux appareils, un pour lui et l'autre pour le Mahboul. L'un des deux s'est fissuré en cours de route.

Voici la selle de méharée : toute tordue dans son cuir marron, organe étrange. Une excroissance corporelle. Le 29 octobre, à deux jours de la ville, alors qu'il traverse une vallée qui embaume l'absinthe, Michel rêve qu'il l'emporte à

1. Graphie plus proche de la prononciation marocaine, préférée à *cheikh* par les frères Vieuchange.

Paris : « Montée sur un pied, elle servira de siège... », écrit-il. Aujourd'hui encore, l'objet est imprégné d'une sombre vie, d'un rayonnement maléfique. Ce fut Claudel qui, dans sa préface, lui donna son nom d'éternité : « trône de torture... »

Dans un autre carton, la *chkara*. Les Berbères portaient autrefois cette espèce de petite besace. Mince étui d'une seule pièce de cuir, bourse plate qui se ferme en pliant l'ouverture. C'est une sorte de « sac médecine » : les hommes y rangeaient leur kif et les balles du fusil. Un viatique aussi, au cas où le vieux Charon passerait à l'improviste : « Je fais le gros dos, m'attendant à recevoir une balle ici ou là. Ma *chkara* en bandoulière sur le ventre. À quoi bon ? Je ne sais où se trouve l'ennemi. Ma foi, je fais mon acte de contrition. Je trouve tout simple de finir ici... »

Un des guides lui avait donné cette *chkara* vieille et usée en échange de sa sacoche flambant neuve. À la couture de cuir rouge, tissée comme des vagues antiques, comme si l'on avait voulu figurer dans un blason totémique les surfaces marines qui frangent le rivage de l'océan, on devine qu'elle a été fabriquée dans le Sud. Un trou a été colmaté par un morceau de laiton, très probablement découpé dans une douille de Lebel. La bandoulière est constituée d'un entrelacs de laine multicolore, recouvert d'un tissu écru. Du fond de ce sac, le parfum d'un certain automne marocain se dégage encore, les premières journées à dos de méhari :

« Souvent, on fouille dans la *chkara* (derrière ou devant soi) en se tenant de l'autre main. On tire l'appareil comme on peut. Puis on le remet. Le chameau, pendant ce temps, est allé à gauche, il faut le ramener. Ou bien c'est la bascule qu'on cherche au fond de la sacoche – au milieu de la montre, de la quinine, aspirine, trois carnets, crayons, portefeuille, clonazone, vaseline, pellicule neuve, appareil. On la trouve. On s'efforce, malgré les cahots, de lire la direction.

Le matin et le soir, quand le soleil est très bas, on se sert plutôt du soleil.»

Plus tard, la phrase devient saccadée, le ton se fait douloureux : « Je cherche dans sacoches et chaque fois c'est comme si je faisais un accouchement »... En février 2000, à Marrakech, je n'avais qu'une obsession, trouver une *chkara* comme celle de Vieuchange. J'en ai déniché une vieille, dans le souk, pour 300 dirhams, à tresse de cuir rouge. Je l'avais négociée pendant longtemps, dans un arabe sommaire dont, par charité, le marchand faisait semblant de comprendre des bribes. J'allai me promener avec elle, j'y rangeai une boîte d'aquarelle et un carnet. En voyant cela, les femmes se poussaient du coude, elles éclataient de rire : « Ah ! Tu as la vraie *chkara* du Berbère ! »

La biographie d'un marcheur. Je découvre deux paires de babouches. Petites (il n'avait pas de grands pieds), elles sont brodées, elles empestent le dromadaire. La route les a souillées. Elles furent la toute première souffrance : « On part. Babouches. Dès le début, j'éprouve beaucoup de mal. J'arc-boute en vain mes orteils. » À chaque instant, il devait lutter pour ne pas perdre cette protection contre les rochers tranchants du chemin. Le Mahboul tenta de les améliorer, en fit acheter d'autres (« à 80 francs »). Les plaies de Michel ne voulurent pas se refermer.

Pour tracer son itinéraire, pour établir la topographie des régions traversées, Vieuchange s'était équipé d'instruments : deux boussoles et une montre à gousset. La boussole la plus usuelle est une petite bascule qu'il avait attachée par un fil au fond de sa sacoches. L'opération était délicate, il fallait « sortir la boussole de dessous cet amas de vêtements, de la *chkara* encombrée ». Lorsqu'il fonçait sur la piste, à dos de méhari,

il contrôlait la direction avec sa boussole et sa montre, un petit oignon bourgeois en métal argenté, dont le verre est brisé. Au revers, on déchiffre très bien le monogramme, un M. et un V. entrelacés. Le 1^{er} novembre 1930, c'est cet objet qu'il regarda en entrant dans la ville. C'est encore lui qu'il consulta, trois heures après, pour noter l'heure du départ.

Les échantillons de roche sont toujours là, du moins ceux prélevés dans le djebel Mokto. Les autres, ceux du désert du Ga'a, ont été perdus en chemin, ils sont passés à travers le panier dans lequel Michel se dissimulait. Je soupèse ce « malheureux caillou rond » que le Chibani avait ramassé, et que le voyageur avait « ostensiblement mis à côté des autres pour lui faire plaisir ». Il ne s'était pas égaré, ce caillou-là. Il dort toujours, à Nevers, avec l'inaltérable ironie des minéraux.

Qu'avait trouvé Louis Massignon dans ce livre ? Un an après la parution de *Smara*, le 9 février 1934, il fonda à Damiette, avec son amie l'Égyptienne Mary Kahil, une association d'un genre particulier, la *badaliya*, ou « substitution ». La spiritualité de cette confrérie repose sur la conviction qu'il y a « solidarité, réelle et efficace, des misères de la masse, avec la douleur réparatrice et salvatrice, sainte, de quelques âmes héroïques, "substituées apotropéennes" – du grec *apotropeîn*, détourner ». Ses fondateurs conçoivent l'œuvre comme une « sodalité de prières », un compagnonnage unissant ses membres par-delà le temps et l'espace, une participation précoce à la communion des saints.

La *badaliya* se situe au carrefour des trois religions. On a vu comment Massignon avait attribué son salut en Mésopotamie à l'intercession d'une sorte de commando, composé indifféremment de morts et de vivants, de chrétiens et de musulmans. Selon une croyance juive, la survie de ce

monde reposerait sur trente-six justes qui en formeraient le cœur. Déjà, à Sodome, Abraham suppliait Yahvé de suspendre son glaive. En Islam soufi, les *Abdâl*, saints apotropeés, détournent par leur sainteté les maux envoyés par Satan ou par la justice de Dieu. Hallâj est l'héritier de cette tradition, qui voulut mourir sous le couteau de la loi, donnant sa vie pour ses frères à l'imitation de Jésus fils de Marie, *Iessoua ibn-Maryam*. Car la mort de Jésus sur la croix est l'essence même de la substitution : « Comme par la désobéissance d'un seul la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude sera constituée juste », écrit Paul aux Romains. À Damiette, en 1219, saint François était arrivé dans les bagages des croisés. Désirant le martyr, il voulut rencontrer le sultan Malek el-Kamel. Et, contre toute attente, les deux hommes devinrent amis. Huysmans et Foucauld n'avaient pas oublié cela, ni Massignon.

Troublante proximité entre la création de cette société cachée et la mort de Vieuchange, la découverte de *Smara*, ce texte que nul ne saurait faire entrer dans une catégorie définie. Souvent, les « saints apotropeés » s'ignorent eux-mêmes. Leur action se déroule dans le secret, invisible au monde, elle est un mystère : « Il s'agit ici de poser la transcendance absolue du plus humble des actes héroïques, comme pierre d'angle unique de l'éternelle cité. L'histoire religieuse ainsi conçue l'envisage comme l'axe et l'apex du monde en mouvement vers l'au-delà ; même si l'auteur de cet acte l'oublie, reste méconnu lui-même, ou inconnu, jusqu'à la fin ¹. » Dans son article de *L'Écho de Paris*, Mauriac avait lui aussi pressenti le cousinage de Vieuchange avec la famille

1. Louis Massignon, « La vie de Hallâj », préface de la nouvelle édition de *La Passion de Husayn ibn-Mansur Hallâj*, in *Sur l'Islam*, L'Herne, Paris, 1995.

des «compatients» : «Dès maintenant, avant même que le péril ait surgi, nous savons qu'ils sont là, qu'ils font contre-poids, qu'ils réparent, qu'ils rachètent : "il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie..." Oui, et même quand on pourrait croire qu'elle est donnée pour rien. Smara n'est jamais qu'un prétexte : un héros chrétien meurt toujours pour que nous soyons sauvés ¹.»

Au fond de la cave des Ursulines, à Nevers, j'ai le sentiment de contempler un trésor. Dans ce sous-sol au plafond bas d'une ville de France, entre ces rayonnages de livres oubliés, quelque chose du poète – car Vieuchange était certainement un poète – a réussi à survivre, demeure. Peut-être n'est-ce tout simplement que le fantôme d'une jeunesse du xx^e siècle, une jeunesse mangée parmi toutes les jeunesses mangées, éteinte comme la flamme d'une bougie dans un hôpital minable d'Agadir, entre les bras d'un frère désespéré de n'avoir rien pu faire pour étrangler la mort. «Smara fini, je le sens, nos jeunesses seront accomplies, nous entrerons dans un autre âge», écrivait Michel sur la route.

1. François Mauriac, «Les bavards et le héros», *L'Écho de Paris*, 11 février 1933.

ENFANCES

*Jadis, si je me souviens bien, ma vie
était un festin où s'ouvraient tous les
cœurs, où tous les vins coulaient.*

ARTHUR RIMBAUD,
Une saison en enfer.

C'est l'hiver ; devant le palais ducal, la municipalité a installé une patinoire. Des enfants chaussés de blanc ferré s'égaient malgré la bise, tandis que des haut-parleurs diffusent du rap. Nevers a des allures d'île abandonnée par le fleuve. Sur la place de la République, les maisons du xvii^e siècle ont deux étages, de hauts toits d'ardoises et des mansardes effilées. Par-dessus quatre rangées de tilleuls, les façades austères se regardent en chiens de faïence. Derrière l'une d'elles, Alain Resnais a tourné la réclusion d'*Hiroshima mon amour* : Riva, le crâne rasé, dans les jeux de lumière du soupirail et de la honte sociale, accroupie dans la poussière des fondations. Avec son perron à double escalier et son petit balcon de notable, le n° 10 est une habitation du même style. Un dentiste y reçoit ses patients. En hauteur, un profil de bronze, souligné de cette inscription :

MICHEL VIEUCHANGE QUI MOURUT À AGADIR
LE 30 NOVEMBRE 1930
AU RETOUR DE SON RAID À SMARA (SAHARA OCCIDENTAL)
EST NÉ DANS CETTE MAISON LE 26 AOÛT 1904.

Les fenêtres contemplent la Loire, allongée dans la plaine. Puissant et alangui, le fleuve est barbelé de maisonnettes,

d'arbres étirés comme des christs. Son lit est semé d'îles aux airs de fétus emportés.

En quittant l'hôtel, ce matin de janvier, mes pas me conduisent vers la cathédrale Saint-Cyr-et-Sainte-Julitte, martyrs, qui domine la ville. On entre par le côté. L'une romane, l'autre gothique, deux absides se font face à chaque bout de la nef. Orient, occident. Du côté roman, peint à fresque, un grand Christ en majesté cerné d'une mandorle bénit l'univers de ses deux doigts. En 1944, un bombardement a endommagé cette grande carène de navire. Honegger et Alberola ont dessiné les nouveaux vitraux. Sur les murs, des statues de saints se dressent, rescapés au flanc d'une épave. Je reconnais saint Jacques de Compostelle avec ses coquilles, saint Roch, un bubon sur le genou, saint Laurent, portant la palme et le gril. Sainte Jeanne la Pucelle et saint Michel ont revêtu leurs armures. Protecteurs des soldats de la nation, ils escortent le monument aux morts. Sur l'autre bas-côté, non loin du baptistère, sainte Bernadette, dans son habit noir des sœurs de Nevers, joint silencieusement les mains sur son chapelet.

Au fond du chœur gothique, une petite ampoule rouge luit devant le saint sacrement, orienté vers Jérusalem, La Mecque, et Smara. Devant cette lueur si vulnérable, un prie-Dieu solitaire offert au passant, et la reproduction de l'icône de la Trinité, par Roublev, suspendue par une âme inconnue. Toute la vie cachée de Michel Vieuchange, sa vie de garçon ordinaire, s'est déroulée autour de ce temple désert où je marche en silence, majestueux et sourdement bruissant comme une forêt.

Michel était le premier fils d'Abel Vieuchange, employé d'assurances, et de Marguerite Grandjean. Il venait après Germaine, née en 1901, et précédait Jean de deux ans. Malgré

la différence d'âge, Michel et Jean furent très proches, des jumeaux-gémeaux. Leur enfance fut comparable à celle de milliers d'autres, plutôt du côté de ceux qui croient au ciel que de ceux qui n'y croient pas.

La famille était originaire de Franche-Comté. Dans un hameau de Belfahy, village de Haute-Saône juché sur le ballon de Servance, l'arrière-grand-père Joseph Vieuchange cultivait une dizaine d'hectares et jardinait quelques sapins. Il eut un fils, Charles, qui fit carrière dans les chemins de fer comme chef de gare et épousa la fille d'un meunier de Quincey, près de Vesoul. Abel ne s'entendait guère avec ses géniteurs ; il préférait les parents de sa femme. Du côté de Marguerite, on est du Morvan, de Châtillon-en-Bazois dans la Nièvre, mais aussi de Nevers. Le notable de la famille, c'était le grand-père maternel, Michel Grandjean, qui donna son prénom au petit-fils. Homme à moustache, à favoris, il gérait l'agence des assurances *La Confiance*. Bonapartiste dans sa jeunesse, il avait tiré les Prussiens en 1870, dans la Garde nationale. Par la suite, rallié au parti républicain modéré, il fut élu conseiller municipal. Il avait épousé Gabrielle Fourrier, une Nivernaise de souche, élevée chez les Ursulines. Dans cette ascendance, on trouvait tout un peuple de citadins ayant exercé leur métier à l'ombre du vaisseau cathédrale, des travailleurs habiles de leurs mains, des artisans cloutiers, charrons, maréchaux-ferrants, menuisiers ou serruriers. Des deux côtés, les ancêtres paysans n'étaient pas loin. Deux ou trois générations tout au plus. Dans ces familles de pays rudes aux grosses mains, on traçait encore des croix sur le pain au début du siècle. À la naissance de son premier fils, Abel n'avait pas grande fortune. C'est par un humble et patient labeur que les Vieuchange s'étaient hissés progressivement vers la moyenne bourgeoisie de leur ville.

Les parents Vieuchange s'unirent sous le signe de 1900.

Abel était un grand gaillard carré, la tête puissante, le nez souligné d'une paire de larges bacchantes. On le devine bon, courageux, sérieux. Un homme simple et franc. Plus petite, Marguerite avait le nez fin, un sourire attendrissant parce qu'il était à peine ébauché, quelque chose d'un peu inquiet dans le regard. Les futurs fiancés avaient tous deux quitté leur province pour découvrir la grande Exposition universelle que Paris offrait au monde pour célébrer l'avènement d'un siècle empli de promesses. Ce fut un cousin par alliance d'Abel qui présida à la rencontre : le peintre Pascal-Adolphe-Jean Dagnan-Bouveret. Qu'évoque-t-il aujourd'hui, ce nom-là ? Pourtant, la première année du xx^e siècle fut une réussite pour ce petit homme trapu qui portait barbe en pointe et moustache à la Badinguet. Il faisait partie de ces pontifes que Paul Morand stigmatise dans *1900*, avec une férocité trop gourmande pour ne pas être teintée d'une certaine nostalgie : Dagnan-Bouveret « médaillé d'honneur », archétype de la peinture qui triomphe au Salon, porte-flambeau d'un style à cingler pour sa sclérose, « expression d'une époque dotée de grands moyens – argent, technique, matière, main-d'œuvre – mais capable seulement d'un génie prétentieux, délirant, anarchique, d'une obscurité lymphatique dans sa recherche de l'étrange ¹ ». À l'Exposition universelle, c'était une salle à part qu'on lui avait réservée. Il y avait accroché ses principaux morceaux de bravoure, *Les Bretonnes au pardon*, *La Cène*, ses *Conscrits* aussi, qui ornent aujourd'hui dans un morne anonymat quelque grand mur de l'Assemblée nationale.

Dagnan était une sorte de self-made-man. Son père, qui n'apprit à lire qu'à quarante ans, avait longtemps travaillé comme tailleur au Brésil. Soutenu par son grand-père Bouveret, le jeune homme avait rapidement gravi tous les

1. Paul Morand, *1900*, Éditions de France, Paris, 1931.

échelons de la carrière académique. Des photographies nous le montrent avec sa femme et son fils Jean, dans un salon à la fois bourgeois et artiste. Sorte d'Elstir qui serait resté Biche, il trône au milieu des cache-pot chinois et des plantes vertes hautes comme des aigrettes, tableaux au mur, dont l'élégant portrait de madame. Les meubles sont de style Louis XVI, les tapis précieux. Dans le monde entier, de richissimes amateurs comme Serge Tretiakov ou Andrew Carnegie collectionnaient ses œuvres. Pour se faire peindre à mi-corps, on se battait dans son antichambre.

En 1900, Dagnan-Bouveret fut élu à l'Académie des beaux-arts. C'était l'apogée, le couronnement dans la force de l'âge. *Le Gaulois* célébra l'événement par une pleine page. L'avenir semblait assuré. Hélas, les triomphes trop prompts sont parfois trompeurs. « Jamais le goût n'est tombé aussi bas », eut beau jeu de marteler Morand, armé d'un maillet de commissaire-priseur. « M. Dagnan-Bouveret est élu à l'Institut. Venue de Vienne, une vague d'erreur déferle sur l'Europe, marquant peut-être son crépuscule... » Depuis 1864 et *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet, il y avait quelque chose de pourri dans la troisième République des arts. Dagnan appartenait à la génération qui suivait les Cabanel, les Gérôme – son vieux maître – ou les Bouguereau, lequel disait : « Les uns font du cheval, des sports, du yacht... Moi, je fais du nu. » Sa famille d'artistes, c'était celle de peintres aux noms estompés, Bastien-Lepage, Carolus-Duran, ou encore le prix de Rome Théobald Chartran, son ennemi intime, fameux pour ses portraits grandiloquents de comédiens. Ces peintres-là étaient contre Courbet, contre les impressionnistes, ils militaient contre le legs Caillebotte au Louvre, contre l'*Olympia* de Manet. Ils enrageaient de voir s'ouvrir les musées. Le saint des saints, l'Institut, voyait sa suprématie soumise aux coups de boutoir d'une jeune garde

issue du Salon des refusés, qui assumait son indépendance. Pourtant, dès ses débuts, Dagnan-Bouveret s'était attaché à renouveler la tradition académique, empruntant certaines de leurs armes aux modernes pour mieux les vaincre. Comme les impressionnistes, il voulait peindre en plein air et proscrivait la tiédeur des ateliers. Dans la peinture de genre, il avait introduit des thèmes contemporains, un naturalisme de bon ton : ce furent *La Noce chez le photographe*, mais aussi *L'Accident*, *La Bénédiction des jeunes époux avant le mariage*, *La Vaccination*. Pour composer ses toiles, Dagnan fut un des premiers à utiliser la photographie. Sans sombrer dans l'anecdote, il montrait la vie des Français d'alors. Et voici qu'à l'Exposition Edgar Degas s'était moqué de sa *Cène*, Degas que Dagnan admirait, qui disait : « la conception d'un tableau ressemble à la conception d'un crime » ! Le doute, l'incertitude s'immisçaient désormais dans un esprit qui avait été élevé dans le culte du jugement de la postérité, même si la comtesse de Béarn, une riche amie, s'était empressée d'acquérir et d'accrocher le grand panneau dans le théâtre de son hôtel particulier, au coin de l'avenue Bosquet et de la rue Saint-Dominique.

Tombeau des œuvres oubliées... Place Coquille, à Nevers, je déjeune dans un de ces restaurants anonymes, rendus interchangeables par la médiocrité prétentieuse de leur décor. Même dans nos années si enivrées de « modernité », 1900 n'en finit pas de survivre. Les mornes brasseries de France n'oublient jamais de plier le genou devant le souvenir de la Belle Époque, saluant l'âge d'or des cafés dans ce chiffre rond. Le papier peint cherche à imiter un crépi ocre. Au-dessus des guéridons, on a punaisé la reproduction d'une affiche de la compagnie PLM, « Antibes-Côte d'Azur ». Une dame ondule

sous le soleil, avec ombrelle et barzoï. «Trains extra-rapides, de jour ou de nuit», précise la réclame. Sur le mur poussent des plantes grimpantes et des cattleyas en plastique. Les mouches maculent insensiblement le tissu des larges lampes en forme de corolles. Les tables sont glacées d'une couche de faux marbre adhésif. Des badigeons vert d'eau soulignent des miroirs aux arabesques dépolies, imitant l'école de Nancy. Non, cent ans plus tard, 1900 n'est pas mort.

Après son mariage, Abel passa une licence en droit. Pour faire carrière, il devait se perfectionner. De 1907 à 1910, la petite famille vécut rue Saint-Didier, vers le marché Carnot, non loin du quartier des Faïenciers. Puis ils s'installèrent chez les grands-parents Grandjean, à deux pas, sur la petite place Saint-Laurent. Le cabinet d'assurances occupait le rez-de-chaussée de la maison blanche à deux étages, très simple, couverte d'ardoises. L'été, les vacances se déroulaient hors de la ville, à Poiseux, près de Nevers, où le grand-père possédait une petite propriété. Vieuchange enfant mena une vie discrète, doucement rythmée par le cycle des saisons. C'était un très beau garçon blond, le regard profond. On imagine facilement les longues heures passées à scruter le détail des choses, le tremblement d'un insecte, le galbe d'un toit qui brille sous l'argent de la pluie. Lorsqu'il habitait au 2, place Saint-Laurent, il avait dessiné la maison d'en face, une bâtisse bourgeoise du XVII^e siècle, d'où surgissait en médaillon la tête frisée d'un bœuf. C'était un jour de guerre, un jour d'ennui peut-être, le 18 mars 1916.

Chez leurs grands-parents, les petits Vieuchange vivaient auprès d'une tante qui ne s'était pas mariée, Alice Grandjean. Ils étaient très attachés à cette demoiselle digne, pieuse et sentimentale, à qui Michel n'hésitait pas à confier ses

soucis, ses peines de cœur. Ils l'appelaient « Matante ». Toujours d'humeur égale, elle suivait avec passion et tendresse leurs études, leurs enthousiasmes, et lorsqu'ils étaient loin, elle se faisait recopier leurs lettres par sa sœur. Ses neveux la considéraient un peu comme une sainte. L'amour maternel qu'elle leur portait, sa prière de femme simple, continuelle : signes discrets et anodins glanés au détour d'une biographie, détails qui ne se soulignent pas.

En 1910, Michel et Jean entrèrent chez les Frères des écoles chrétiennes, à Saint-Joseph, au pied de la cathédrale. Michel ne rechignait pas à la bagarre. Son professeur de violon, l'abbé Perrot, l'a photographié à cette époque, souriant, poupin, en costume de marin. Il savait aussi être pieux. En 1912, lorsqu'il fit sa première communion, il confia à sa tante qu'il se sentait comme « transporté de béatitude ». Ce jour-là, c'était son frère qui portait le costume de marin. Lui avait revêtu un habit noir à gilet blanc, médaille à la boutonnière. Autour du cou, une lavallière immaculée, de la même soie que le brassard. Trois ans plus tard, Michel fut admis au collège diocésain, l'institution Saint-Cyr, rue Jeanne-d'Arc, où se retrouvaient les fils de la bonne bourgeoisie. L'élève était aimé de ses maîtres. L'abbé Pautigny, le supérieur, voyait en lui une « nature fine et délicate, et en même temps ardente et enthousiaste ». Le collégien, qui marquait – en futur explorateur – une prédilection pour son atlas, se montrait doué pour les matières littéraires.

Comme toutes les familles françaises, les Vieuchange furent fortement secoués par la Première Guerre mondiale. En août 1914, Abel fut mobilisé comme sous-lieutenant d'artillerie. Il combattit d'abord sur l'Aisne, puis à Verdun. À l'arrière, ses enfants tremblaient. Il leur envoyait de petites cartes postales, parfois teintées de l'humour pioupiou des tranchées, comme

celle où l'on voit un poulbot pisser dans un casque à pointe sur fond de ville en ruine, avec la légende : « graine de poilu ».

À Nevers, les réfugiés et les prisonniers allemands déferlaient. L'institution Saint-Cyr se mua en hôpital militaire, les meurtris de la guerre prenaient la place des têtes blondes. L'abbé Pautigny troqua son étole de directeur pour celle d'aumônier. La classe continuait, mais elle avait lieu désormais dans des maisons particulières. Lorsque les collégiens rendaient visite à leur supérieur, ils croisaient le vrai visage du temps : invalides, mutilés, gazés, brûlés, gueules à jamais lézardées, corps en bouillie. Le deuil s'installait pour longtemps dans la société, avec toutes les larmes ravalées et les douleurs muettes que cela suppose. Dans les cimetières, les enfants des écoles défilaient en rang, deux par deux, en futurs soldats à qui l'on déléguaient pour l'instant la tâche de rafraîchir l'image de la nation. Les rédactions du jeune Michel illustraient ce climat de guerre totale, omniprésente, infiltrée dans les esprits de tous, dans les actes de la vie les plus infimes. Pour un de ces devoirs, il décrivit la messe de minuit des troupiers, en 1916, sous la mitraille boche. L'angoisse pour ceux qui étaient au front imposa durablement sa marque à ceux de l'arrière, les fils Vieuchange comme les autres. Pendant quelques mois, Michel et Jean portèrent de petits uniformes pour enfants, avec vareuse, bonnet de police et bandes molletières. Leur cousin Philippe Hubert leur écrivait de Paris : « Nous avons tué Alexandre, notre dernier cochon d'Inde, et il a été envoyé au front pour régaler un poilu. » En attendant de grandir, les enfants ne pouvaient que mimer la guerre par le jeu. La table du salon était envahie de soldats de plomb. Michel passait Jean en revue, il endossait l'attirail de garde national du grand-père, remisé depuis 1870. La geste des nouveaux héros envahissait les bibliothèques : *Vie héroïque de Guynemer*, par Henry Bordeaux. Michel dévorait

cela. Comme tout enfant bien né, il s'enflammait au souvenir de l'Empereur. Il était le maréchal Ney, Jean héritait du rôle de Lannes... Les frères Vieuchange n'avaient pas encore lu le Musset de *La Confession d'un enfant du siècle*: «De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval...»

1917 apporta des malheurs. En février, place Saint-Laurent, le grand-père Michel Grandjean mourut. En l'absence du gendre, ce furent les femmes qui durent prendre en main l'agence familiale. Quelques mois plus tard, sur le front, dans la nuit du 13 au 14 août 1917, Abel inhalait les gaz asphyxiants de l'ennemi alors qu'il s'était porté volontaire pour informer de la menace un groupe d'officiers. Il en réchappa, mais son dossier militaire indiquait qu'il avait présenté «des phénomènes d'emphysème et des brûlures sur tout le corps». Le 18 août 1917, il confiait dans une lettre à Marguerite :

«Je viens de vivre des jours horribles. Cette nuit encore, nouvelle attaque par les gaz : dix heures de suite. Malgré cela, j'ai couru beaucoup moins de dangers que la nuit du 13 au 14 où je me suis dépensé sans compter – et que dans les autres journées. Tu ne peux t'imaginer l'horrible vision de la guerre. L'Aisne n'était pas à comparer avec ce que je viens de subir.»

Et plus loin :

«Je suis sale, déchiré, mes habits sont rongés par les liquides corrosifs ; la peau n'a rien eu. À part une couleur un peu terreuse du teint, il n'y paraît guère. Je serai bientôt remis ; j'avoue que je suis bien fatigué, mais pas malade.»

En post-scriptum, Abel ajoutait non sans humour : «Pour un embusqué, je crois que ce n'est pas trop mal...» À peine rétabli, il fallut repartir. Abel se distingua de nouveau sur le